



# **Robinsons en fin d'école primaire : de la réécriture à l'invention**

Kathy Similowski

## **► To cite this version:**

Kathy Similowski. Robinsons en fin d'école primaire : de la réécriture à l'invention. Cahiers Robinson, 2017, Encore Robinson, 41. <hal-03169494>

**HAL Id: hal-03169494**

**<https://hal.science/hal-03169494v1>**

Submitted on 22 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Des robinsons en fin d'école primaire

Kathy SIMILOWSKI  
Université Paris-Sorbonne  
EA 4509 – Sens Texte Informatique Histoire

### Robinson Crusoé : de la réécriture à l'invention

En écrivant *Robinson Crusoé* (1719), D. Defoe ignorait l'immense retentissement de ce qui deviendra incontestablement une œuvre patrimoniale constamment rééditée et créant un nouveau genre à vertus éducatives.

Cette fiction romanesque est largement inspirée des aventures d'un corsaire écossais Selkirk volontairement débarqué suite à un différend avec son capitaine, et resté un peu plus de quatre ans (1704-1709) sur une île avant d'être retrouvé vêtu de peaux de chèvre, à peine capable de parler anglais. Un journaliste relate l'évènement qui le conforte dans l'idée que l'homme, limitant ses besoins aux nécessités naturelles, est plus heureux que celui qui cherche à gagner et à posséder toujours davantage. Les prémisses de l'ouvrage de Defoe sont là. Defoe opère par *transposition*<sup>1</sup>.

Ainsi *Robinson Crusoé* est déjà une réécriture, un premier détournement inavoué : à une époque où les histoires inventées sont souvent la transposition d'histoires vécues, l'éditeur affirme dans la préface qu'il s'agit d'une histoire (history) et non d'un récit fictif (story). Ce récit autobiographique<sup>2</sup> crée un nouveau genre. En rompant avec une tradition d'imitation où les récits merveilleux, utopiques, allégoriques ou de voyages imaginaires s'appuyaient sur des modèles, Defoe est considéré comme le premier grand romancier moderne<sup>3</sup>. L'auteur invente<sup>4</sup> le roman d'aventures à caractère réaliste qui convient mieux aux générations des

---

<sup>1</sup> « Defoe, je le rappelle, n'avait pas inventé son héros : qu'il ait ou non rencontré Alexandre Selkirk et tiré parti de ses confidences, il reste aujourd'hui possible de comparer l'action de *Robinson* à l'expérience de son modèle, et de traiter le roman de Defoe comme une transposition des aventures de Selkirk, en relevant ce que Tournier appelle les 'écarts entre l'histoire et l'œuvre littéraire' : par exemple translation des côtes du Chili aux bouches de l'Orénoque, allongement considérable (de quatre à vingt-huit ans) de la durée de l'aventure, substitution d'un naufrage à un abandon volontaire, invention du personnage de Vendredi. On peut dès lors imaginer une réécriture de *Robinson* qui viserait à rétablir contre Defoe la première version des faits, l'authentique histoire de Selkirk. » (Genette, 1982 : 516)

<sup>2</sup> Le terme autobiographique n'apparaît vraiment dans le lexique de la langue française qu'au début du XIXe siècle et son admission par l'Académie en 1878 (J.-P. Miraux *L'autobiographie, écriture de soi et sincérité*, A. Colin, 1996 p. 20)

<sup>3</sup> James Joyce lors d'une conférence en 1912 voit dans D. Defoe, le « père du roman anglais ».

<sup>4</sup> « Premier auteur anglais à écrire *sans imiter* ou adapter des œuvres étrangères, à créer sans modèles littéraires, à forger par lui-même une forme artistique sans précédent » (Naugrette, préface de *Robinson Crusoé*, Livre de Poche, 2003 p. 11)

Lumières avides de connaissances.<sup>5</sup>

### **Robinson Crusoé : de l'invention à l'imitation**

L'esprit anglo-saxon vibre à la découverte de cet homme nouveau, bourgeois anglais, oscillant entre affliction morale et religieuse et recherche du profit. Surtout, l'œuvre comporte tous les ingrédients d'un projet éducatif : grandir en s'affranchissant peu à peu des siens, affronter ses peurs, agir en développant son expertise. Rousseau qui souhaite voir *Émile* s'identifier au bon sauvage,<sup>6</sup> contribue au mythe, en faisant de « *Robinson Crusoé* une sorte de livre-étalon ou d'ouvrage de référence »<sup>7</sup> lequel dispense de façon distrayante des savoirs encyclopédiques et des valeurs morales. La robinsonnade est née<sup>8</sup>. Les robinsonnades contemporaines délaissent les préceptes religieux, les préjugés colonialistes et nationalistes, l'idéal capitaliste et l'ethnocentrisme<sup>9</sup> de l'œuvre originelle. Les déclinaisons de l'hypotexte mettent désormais en avant les fonctions ludiques et éducatives dévolues à la littérature de jeunesse. Le genre séduit les auteurs par sa stabilité structurelle reposant sur un canevas évènementiel rôdé (départ, traversée, vie sur l'île, salut par le retour ou non à la civilisation) et par ses thématiques essentielles (la survie, l'isolement, le « retour au dénuement originel »)<sup>10</sup>. Il s'offre à toutes les formes d'expression artistique : du cinéma aux séries

---

<sup>5</sup> Danielle Dubois, « La robinsonnade, un détournement de texte », *Revue des sciences humaines*, 1992-1, p. 117-136.

<sup>6</sup> « Je veux [...] qu'il pense être Robinson lui-même ; qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipement de la figure, au parasol près, dont il n'aura pas besoin » (*Émile*, p. 239). C'est le premier et le seul livre une fois « débarrassé de tout son fatras » (l'avant et l'après aventure insulaire) qu'il soit autorisé à lire.

<sup>7</sup> Naugrette préface de *Robinson Crusoé*, Livre de Poche, 2003 p. 11

<sup>8</sup> « Un roman d'aventure et d'éducation au cours duquel un enfant est amené à faire naufrage, à être confronté aux problèmes de survie et d'isolement dans une île coupée de la civilisation d'origine et généralement retrouvée à l'issue de ce temps de retraite initiatique. » (D. Dubois-Marcot, *Cahiers Robinson*, 1997 p. 5)

<sup>9</sup> Anne Leclaire-Halté, *Robinsonnades et valeurs dans la littérature de jeunesse contemporaine*. (thèse). Metz : Ceted, 2000.

<sup>10</sup> Anne Leclaire-Halté, 2000, p.28

télevisées comme *Lost*<sup>11</sup>. Il infiltre aussi le réel : bien loin du petit roman de Mme de Genlis, *L'Isle aux enfans*<sup>12</sup>, le jeu de robinsonnade s'impose dans une version réaliste aux candidats de *Koh-Lanta* (2001).

### **Robinson, une œuvre propice à la réécriture**

Le genre de la robinsonnade ne se contente pas d'imiter, il se métamorphose sans cesse. Les motifs thématique-narratifs qui se déclinent inlassablement permettent l'imitation, mais sont soumis à d'importantes variations. Cette grande plasticité du genre le rend propice à l'invention. Soumise aux variantes auctoriales, la figure de Robinson peut également donner lieu à réinterprétations par de jeunes scripteurs sous l'angle de la création fictionnelle.

Quatre classes de CM1-CM2 ont écrit des récits ou des suites de robinsonnade. Le texte enclencheur extrait du livre *Le royaume de Kensuké*<sup>13</sup> de M. Morpugo, présente le naufrage de Michaël et de sa chienne Stella. Quatre autres textes de littérature de jeunesse ont été sélectionnés en fonction de critères didactiques ; longueur du texte (230 à 562 mots), richesse lexicale, instant dans le récit (installation sur l'île), séquences textuelles considérées comme des foyers axiologiques forts (maîtrise du feu, quête de la nourriture, construction de l'habitat). Le premier texte issu de *L'île d'Abel* de W. Steig évoque la maîtrise du feu : Abel retrouve les méthodes ancestrales, émet des signaux de fumée, cuit des graines et des légumes, confectionne de la vaisselle en argile et confie un message au courant. Le deuxième texte est extrait de *Sa Majesté les Mouches* de W. Golding<sup>14</sup>. Seuls rescapés d'un crash et livrés à eux-mêmes dans une nature sauvage et paradisiaque, des garçons tentent de s'organiser. L'extrait dépeint une forêt luxuriante où la nature et ses fruits mûrs s'offrent à profusion. Le troisième texte est une adaptation pour jeune public de *Robinson Crusoé*<sup>15</sup> : Robinson, en quête de nourriture, explore l'île et pose des pièges. Le dernier extrait introduit

---

<sup>11</sup> La série tient le public en haleine à travers six saisons et cent-vingt-et-un épisodes. Sarah Hatchuel dans son essai *Lost : Fiction vitale* (2013) en analyse les composantes.

<sup>12</sup> Danielle Dubois-Marcoin, *Cahiers Robinson*, 1997, p.11

<sup>13</sup> Nous avons extrait des passages du début du livre pour constituer un texte de 735 mots. Folio Junior, Gallimard Jeunesse 2007, p. 43-44, 47-49, 50-51.

<sup>14</sup> L'extrait a été réécrit pour préserver une énonciation en « je » typique du récit autobiographique et pour éliminer des passages impliquant d'autres personnages. Folio Junior, Gallimard Jeunesse, 1982, p. 78-79

<sup>15</sup> Le texte résulte de la combinaison de deux extraits sur la quête de la nourriture. Classiques abrégés de l'école des loisirs, 1977, p. 36-38 et p. 42-43.

le thème de la construction de l'habitat. Sous le titre *Vendredi ou la vie sauvage*<sup>16</sup>, M. Tournier offre une adaptation pour la jeunesse de son livre *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*. Ces textes ont donc constitué le substrat mis à la disposition des jeunes scripteurs. Le protocole qui s'est déroulé en situation écologique<sup>17</sup> laisse apparaître des comportements scripturaux contrastés.

Cet article se propose de montrer comment la réception des textes littéraires, les reprises lexicales et les reformulations entendues comme la reproduction personnelle d'un discours-source<sup>18</sup>, l'appropriation des séquences thématique-narratives participent à la construction du personnage<sup>19</sup>.

### **Le Robinson besogneux**

Les scripteurs décrivent un robinson agissant. Dans les textes littéraires, la nature généreuse procure des aliments variés et fournit les matériaux nécessaires à la création d'objets ainsi qu'à la recherche d'un abri. Le robinson utilise alors des savoirs procéduraux (fabrication, construction, préparation et conservation des aliments) et des savoir-faire qui relèvent de pratiques traditionnelles (cueillette, chasse, vannerie, maîtrise du feu). Ces savoirs se déploient non sans difficulté, et exacerbent les qualités du héros, opiniâtre et travailleur. Le robinson se promenant parmi les arbres (« une grande quantité » de cacaoyers, orangers, limoniers et citronniers) cueille des fruits, et « un matin, allant visiter » ses pièges (des fosses sur lesquelles sont posées des claies) découvre des chevreaux. Il réussit après plusieurs tentatives à allumer un feu en frictionnant des brindilles de bois parce qu'il avait « entendu parler en classe des méthodes en usage chez les primitifs ». Il apprend ainsi à préparer la nourriture (placée sur « des pierres contre le foyer ») et à cuire des plats fabriqués à l'aide d'une « argile rougeâtre ». Sa maison située « près d'un grand cèdre » au centre de l'île édifée sur « un fossé rectangulaire » est faite de galets, de sable blanc, de troncs de palmiers, de feuilles de figuier-caoutchouc, d'une vannerie de roseaux, de pierres plates et d'argile. Il

---

<sup>16</sup> Flammarion Jeunesse, 2011, p. 43-44. (Tournier, 1987 (1972))

<sup>17</sup> Deux classes ont reçu pour consigne d'écriture : « Un enfant arrive sur une île à la suite d'un naufrage. Raconte » tandis que deux autres devaient poursuivre le récit du texte enclencleur. Nous rendons compte ici de l'analyse de quelques textes produits à l'aide des textes littéraires dans ces groupes.

<sup>18</sup> C. Boré définit la reformulation comme « la reproduction personnelle d'un discours-source » (« Le brouillon, introuvable objet d'étude » *Pratiques*, 105/106 2000, p. 28)

<sup>19</sup> Nous reproduisons les textes des scripteurs corrigés orthographiquement et la ponctuation rétablie. En classe, ils n'ont fait l'objet ni de correction ni de réécriture.

l'aménage de peaux de bique, de nattes de jonc, et accroche au mur un fusil récupéré dans l'épave. L'exploration du milieu (notamment « le sud de l'île ») permet de découvrir une crique et une grotte.

Ces éléments sont récupérés par Basile<sup>20</sup> :

Il s'était retrouvé seul, son bateau, lors d'une tempête, avait heurté un récif. Il était tard, il décida de se coucher dans une grotte qu'il venait d'apercevoir. Le lendemain matin, il construisit sa maison. Les murs, le toit et le sol étaient faits avec des bambous recouverts de feuilles de figuier. À un peu près à cent mètres de sa maison, se trouvait une grande prairie où des animaux venaient brouter quelque fois. Soudain, il eut une idée lumineuse, il creusa des trous, les recouvrit de branches de bois mort et de feuilles de palmiers. Puis il trouva des cocotiers, des poiriers et des citronniers donc il en cueillit une énorme quantité. Chaque matin, il alla vérifier ses pièges. Un jour, il trouva deux chevreaux. Il prit leurs peaux pour faire ses couvertures. En fin d'après midi dans le sud de l'île, il trouva de l'argile rouge puis il en fit des plats. Un jour, il trouva enfin son bateau échoué, Il alla dans sa cabine et prit son fusil. De retour à la cabane, il creusa un fossé en forme de rectangle, pour son lit. Il fit un lit de galets recouvert de sable blanc, puis de dallage de pierres plates. Il mit des peaux de biques et des nattes de jonc. Avec le fusil, il tua deux volatiles, il les pluma, mit les plumes sur son lit, et mit les deux volatiles dans un coin. Puis, il trouva, en explorant l'île, un bâton très pointu, il le ramena dans sa cabane. Le lendemain matin, il alla sur<sup>21</sup> la crique et avec le bâton, tua deux gros saumons et un brochet puis il les fit cuire dans des pots d'argile. Un mois plus tard, en cherchant dans les roseaux, il vit une cane qui venait de s'envoler et trouva un œuf dans le nid de la cane. Il rentra chez lui, mit une Pierre plate dans le feu. Un peu plus tard, il la sortit, mit l'œuf dessus et le mangea puis alla se coucher.

Basile réinvestit le lexique, reformule (« une fosse rectangulaire » devenue « un fossé en forme de rectangle ») et décontextualise (il ne s'agit plus de « vannerie de roseaux » mais d'une cane retrouvée dans une roselière). Les étapes de la construction de la maison sont évoquées comme dans le texte source, avec l'utilisation de matériaux insulaires. Le robinson se met en quête de nourriture (le champ sémantique est étendu) et la prépare en utilisant la technique de la pierre posée sur le feu. Il cuit des plats, faits d'une argile rouge qu'il s'est procuré dans le « sud de l'île ». L'exploration de l'île lui a permis de découvrir une grotte, puis une crique.

Les textes sources ont fourni son canevas d'écriture.

Le robinson d'Ambre est tout aussi affairé :

J'étais vraiment seul, je m'ennuyais beaucoup puis je repensais aux cours de ma maitresse, à l'école : « Les enfants vous allez apprendre à faire du feu comme à la préhistoire et comme les hommes préhistoriques etc. Puis je repensais un instant nous avions bien appris à savoir comment l'allumer mais je n'avais jamais appris à en faire en vrai ! Donc j'allai chercher deux morceaux de bois et les frottais cela fit une petite étincelle mais se ré-éteignit, je ne perdais pas

<sup>20</sup> Nous soulignons les mots ou segments repris ou reformulés.

<sup>21</sup> Basile utilise la préposition « sur » et non « dans ».

patience. Après avoir réussi à allumer le feu, j'eus une idée : « construire ma maison ». Déjà il fallait visiter les alentours. Quand je fus revenu de ma petite enquête j'avais trouvé beaucoup de vieilles choses inutiles et avec je pus me construire ma maison au centre de l'île près d'un grand cèdre. Je creusai un fossé rectangulaire que je meublai d'un lit de troncs de bambous que j'avais épluchés moi-même, il était recouvert d'une épaisse couche de sable blanc, pour me faire les murs j'assemblais des troncs de palmiers et pour la toiture, je composai une vannerie de roseaux sur laquelle je déposai des feuilles de figuier – caoutchouc en écaille, comme des ardoises. Je recouvris le sol de galets qui avant était du sable blanc. Puis je fis une petite couchette pour Stella. Quand j'eus fini de construire ma maison je partis visiter les alentours encore une fois pour me détendre un peu et pour profiter du soleil qui ne tarderait pas à se coucher enfin, je tombais dans un trou, heureusement que le trou n'était pas du tout profond. Sinon j'aurais pu avoir très mal. Quand je me relevais je vis comme un jardin de fruits entiers. Je fis des provisions je retournai à la maison que j'avais construite de mes mains. Je vis la fumée qui s'échappait de quelque-chose au loin. C'était bien le *Peggy Sue*, mon bateau. Je criai de joie si bien que le bateau s'avançait de plus en plus qu'il aborda. Ils<sup>22</sup> montèrent et ils me retrouvèrent. Nous rentrâmes à la maison puis ils me demandèrent de tout raconter !!! Fin »

Le début du récit est une reformulation de l'incipit de *L'île d'Abel* :

« Quelques jours plus tard, je réussis à allumer un feu. J'avais entendu parler en classe des méthodes en usage chez les primitifs, mais ne m'y étais moi-même jamais essayé. Après quelques vaines tentatives, je finis par trouver la tige adéquate à frictionner au creux du rameau adéquat au-dessus des brindilles adéquates propres à s'embraser dès la première flamme. »

Ambre attribue à son personnage des réflexions intérieures qui font revivre les moments de classe. Ses premières tentatives pour maîtriser le feu sont également infructueuses, mais sa persévérance triomphe. Le robinson situe sa maison « près d'un grand cèdre » comme dans le texte source, et emploie les mêmes matériaux insulaires. La quête de la nourriture est évoquée par la constitution de provisions de fruits. Enfin Stella et le *Peggy Sue* sont tirés du texte enclencheur :

« Le 10 septembre 1987, Michael embarque avec ses parents et sa chienne, Stella, sur un voilier appelé 'la Peggy Sue' pour faire le tour du monde. »

Là encore les textes littéraires pourvoient aux idées et servent de réservoir lexical.

### **Épanouissement et hédonisme : le robinson installé**

Il est des robinsons qui, bénéficiant de la Nature-Providance, s'accommodent de la vie insulaire, gouttent aux joies de l'isolement exotique, évoquent avec une douce nostalgie la vie passée, mais vivent sereinement le présent et se délectent de plaisirs simples.

Promeneur solitaire, le personnage de Pierre-Yves, interrompt sa marche pour se complaire dans ses rêveries, alangui sous un palmier. La construction de son habitat est méthodique. Le robinson recherche son bien être : il aménage sa demeure, l'embellit d'objets retrouvés,

<sup>22</sup> Ambre n'indique pas à qui ce pronom fait référence.

fabrique une chaise rembourrée. Des fruits variés qui composent le meilleur jus et « un bon morceau de viande de chèvre » satisfont au plaisir de la bouche. Le robinson prend son temps : il se lève tard et après une journée active qui se déroule sans incident, s'installe pour lire, range ses affaires, dine puis s'allonge sur son lit sans doute avec la satisfaction du travail accompli :

Je marchai sur le sable fin, mes pieds me faisaient mal. Je me couchai sous un palmier et fermai les yeux : je me souvins de ma petite vie tranquille à Paris, ma petite maison, mon père, ma mère et mes deux petits frères puis soupirai longuement en sortant de mes rêveries. Sur ce, je m'endormis. Je (ne) me réveillai que le lendemain matin à 11 heures. J'enfilai mon tee-shirt et me dirigeai vers ma grotte. C'est au moment d'entrer que je décidai de faire une maison. Je rassemblai tout ce qui pouvait me servir : troncs de palmiers, galets, sable, feuilles de figuiers-caoutchouc...Je commençai par creuser une fosse rectangulaire je mis des galets tout au fond et recouvris de sable, je fis de même une seconde fois. Je fis les murs en troncs de palmiers et fit le toit en troncs de palmiers également mais ceux-ci étaient recouverts de feuilles de figuiers-caoutchouc et de branchages (de) toutes sortes. Je finis enfin ma maison et partis avec un grand panier en osier pour remplir ma réserve de nourriture qui commençait à faiblir. Je découvris des fruits en abondance : des melons, des raisins, des oranges et des citrons. Je me concoctai un délicieux cocktail multi-fruits. J'allai voir mes pièges et constatai que trois chèvres étaient prises dedans, ensuite je les achevai et rentrai chez moi avec de la nourriture au moins pour trois semaines. Je me mis à la déco de ma demeure, j'accrochai des sabres que j'avais récupérés sur le bateau et un fusil qui m'avait servi à tuer quelques chèvres. Je me construisis une chaise en osier que je rembourrai avec de la peau de chèvre. Je m'installai et commençai à lire un livre que j'avais écrit moi-même. Quand je me décidai à dîner il faisait déjà sombre. Je me concoctai un bon morceau de viande de chèvre avec un jus de raisins et un melon. Je rangeai mes affaires dans un coffre et m'allongeai sur mon lit.

L'incipit de ce récit fait écho à *Sa Majesté des Mouches* : le robinson marche à travers la forêt et se heurte aux lianes :

« Mes pieds laissaient des empreintes dans le terreau et les lianes frémissaient sur toute leur longueur quand je m'y cognais. »

C'est au moment de pénétrer dans son antre qu'il décide de mettre à exécution son projet de construction. Dans l'extrait de *Vendredi et la vie sauvage*, c'est aussi pour ne « plus continuer à dormir dans un coin de la grotte » que le robinson passe à l'ouvrage en utilisant les ressources locales :

« La présence de ce compagnon me décida à mettre à exécution un projet que j'avais depuis longtemps : me construire une vraie maison, et ne plus continuer à dormir dans un coin de la grotte ou au pied d'un arbre. »

L'épisode des pièges est repris de *Robinson Crusoé* :

« Néanmoins un matin, allant visiter mes pièges après avoir changé mon système de trappe, j'y trouvai trois chevreaux, un mâle et deux femelles. »

Dans cette nature luxuriante, les fruits poussent à profusion. L'œuvre de Defoe cite des « melons en abondance », des raisins », orangers et citronniers, ainsi que le « jus » de cédrats.



Pierre-Yves récupère ces éléments lexicaux et les adapte à son répertoire : le jus devient un cocktail multi-fruits. Lorsque M. Tournier évoque « l'atmosphère confortable et intime » de la maison, le scripteur transpose la description par des reprises lexicales (sabre, fusil, coffre, peau), un hyponyme (« chaise en osier » au lieu de « meubles en osier »), et des reformulations (notamment : « je me mis à la déco »). Il y ajoute le bonheur de la lecture non pas de *Robinson Crusoé*, mais d'un livre écrit par le robinson, avec cette précision du contentement : « que j'avais écrit moi-même ».

Les textes littéraires fournissent les éléments du plaisir. La robinsonnade apparaît ici comme une utopie.

### **Éblouissement et romantisme : du côté des naufragées**

L'île est le lieu de tous les ravissements : ceux des sens et des amitiés voire des amours inattendues. Pour les premiers, les textes littéraires contribuent à l'enchantement : le plein soleil d'après-midi, le sable blanc, le parfum de fruits mûrs donnant leur jus, les ramilles rouges et jaunes, la contrée verte, la variété des fleurs, des plantes et des arbres fruitiers composent le jardin d'Eden :

« Toute cette contrée paraissait si tempérée, si verte, si fleurie, qu'on l'aurait prise pour un jardin artificiel. » (*Robinson Crusoé*)

« Un grand arbre, tombé dans un des coins, s'étayait sur ceux qui restaient debout et une plante grimpante l'éclaboussait de bas en haut de ramilles rouges et jaunes. » (*Sa Majesté des Mouches*)

L'isotopie de la beauté est présente dans les textes sources, signifiée directement ou à travers la description d'une nature abondante, colorée et nourricière. L'île radieuse pourvoit aux besoins vitaux et même satisfait au confort du robinson. Elle serait paradisiaque s'il ne manquait l'Autre. C'est ici qu'intervient le déjà-là culturel des scripteurs, alors qu'aucun texte littéraire ne traite de la question de la rencontre. Dans les textes suivants, l'héroïne l'idéalise.

Marie-Aude ouvre son récit en donnant une coloration champêtre au cadre insulaire :

« Hanna se réveilla, après le naufrage de son bateau, et découvrit une île merveilleusement belle. Elle était peuplée de fleurs de toutes les couleurs. Elle était aussi pleine d'arbres comportant des fruits bien juteux. La petite fille commença à explorer l'île et y trouva aussi plein de sources. Elle décida de s'arrêter et de se trouver un abri. Elle n'eut tôt fait de trouver une grotte grande et chaleureuse »

Sa description répond aux textes sources : présence de fruits juteux, flore colorée, nature bienveillante. L'exploration de l'île s'avère fructueuse puisqu'elle peut y trouver de l'eau et

une grotte accueillante. On remarquera l'emploi spontané de qualificatifs, de caractérisations s'ajoutant aux noms. L'héroïne rencontre des « bandits » qu'elle invite dans sa grotte. Bien loin d'être des opposants, ceux-ci l'aident à emménager trouvant la jeune fille « très sympathique » et la remerciant de cet accueil « chaleureux », si bien qu'elle leur propose de rester avec elle, ce qu'ils acceptent « avec une grande joie ». L'échange est de bienséance. Le récit se termine sur le constat du bonheur et l'ambivalence des sentiments de la naufragée quand arrive l'heure du départ :

« Ils restèrent heureux comme cela jusqu'à (ce qu') un jour, un bateau vienne<sup>23</sup> la chercher. Ils se firent leurs adieux. Elle embarqua et les deux bandits regardèrent le bateau s'éloigner lentement en voyant s'agiter la petite main d'Hanna qui, elle, avait des sentiments partagés, elle voulait revoir sa famille mais voulait aussi rester avec eux. »

Marie-Aude met en scène un personnage face à un monde engageant, un être nuancé aux réactions complexes.

L'incipit du texte de Margaux va plus loin dans la romance :

« Le soleil se levait, les vagues percutaient le sable blanc et là au milieu de tout ça se trouvait une jeune fille. Elle avait les cheveux châtain, les yeux marron clair et dormait paisiblement. Vers le début de l'après-midi un jeune homme vint la réveiller, elle sursauta. »

Le regard du lecteur est guidé par cette entrée « en caméra », d'une vue panoramique au focus sur la naufragée. Margaux est l'un des rares scripteurs à proposer quelques traits physiques du personnage. Suit un court dialogue au terme duquel l'héroïne accepte de suivre le jeune homme dans son village et sa maison, lesquels sont décrits en reprenant des éléments des textes sources :

« Au village il y avait de toutes (sortes de) choses des bananes, des noix de coco, des fruits tropicaux des médicaments à base d'herbe médicale, du poisson et des habits à base de coton. Il lui dit que son village vivait de pêche et de cueillette (...) La maison d'Alex était faite d'argile et de grandes feuilles de bananiers. »

Margaux étend le champ sémantique de la nourriture (bananes, noix de coco) et de sa quête (pêche). Le récit se termine par l'installation au sein de la famille du jeune homme. Les règles de l'hospitalité semblent marquer le retour à la civilisation :

« Ils l'accueillirent et la firent manger à la table familiale (...) À la fin de la journée elle aida la mère d'Alex pour la vaisselle et alla se coucher dans un lit spécialement préparé pour elle par la mère d'Alex. »

---

<sup>23</sup> Marie-Aude écrit « un bateau qui vient la chercher ».

Djeneba raconte l'histoire d'une pêcheuse partie « tranquillement » « un matin de soleil » au large de la côte. Le scripteur prend le temps de s'installer dans son récit. La moitié du texte est consacrée à la pêche qui s'avère miraculeuse, mais la Providence reprend ce qu'elle a donnée : Estrella est jetée sur une plage, victime d'évanouissement avant la « renaissance<sup>24</sup> ».

« Pour elle ce samedi était un jour de miracle car plus elle avançait et plus elle attrapait des poissons avec son filet. Tellement qu'elle était contente, elle ne se rendait même pas compte qu'elle était loin du village. (À) un moment donné, il y avait des nuages gris pois, il (y) eut une tempête. Estrella avait tellement peur qu'elle s'était évanouie car elle était fragile. »

L'île d'Abel (comme le nom de l'œuvre littéraire) n'offre « ni à boire ni à manger » et l'héroïne s'empresse de faire du feu : le scripteur choisit les méthodes ancestrales suggérées par le texte littéraire (silex, frottement des matériaux, signaux de fumée) :

« J'utilisai d'abord mes feux pour envoyer des signaux de fumée, destinés à attirer l'attention de quelque créature civilisée (...) » (*L'île d'Abel*)

Estrella est repérée par un hélicoptère et le récit se conclut avec la tonalité romantique attendue :

« (il) ouvrit la porte de son véhicule et sentit l'odeur de la fumée et descendit avec l'hélicoptère, la prit et la ramena chez elle, saine et sauve. Elle rentra chez elle et raconta son aventure et se maria avec le jeune homme qui l'a sauvée. »

Ces naufragées n'ont rien à envier aux héroïnes des robinsonnades du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles ne sont pas d'humeur vagabonde mais fragiles recevant l'aide de l'Autre, menées par la Providence (pêche miraculeuse, rencontre fortuite, sauvetage heureux) et soumises à la passion. Les récits respectent la doxa morale (bienséance, hospitalité, amitié, départ et regrets de quitter l'Autre, amour et mariage).

Cependant, d'autres textes produits montrent des jeunes filles plus téméraires.

### **Métamorphoses ou le robinson aventurier**

« Le bateau de Camille vient d'échouer sur une île sauvage<sup>25</sup> ». Au début de son récit, Valentine nous montre une naufragée larmoyante, qui, plongée dans ses pensées, songe à sa famille, et pleure à nouveau lorsqu'elle retrouve, comme dans *Vendredi ou la vie sauvage*, sa chienne, compagnon d'infortune :

---

<sup>24</sup> Dans les robinsonnades traditionnelles, le naufragé s'évanouit avant le réveil sur l'île, vécu comme une renaissance.

<sup>25</sup> Il s'agit d'une reformulation de l'avant-texte tiré de *l'Île d'Abel* : « Abel vient d'échouer sur une île déserte, seul perdu, abandonné de toute civilisation. »

« C'est peu après cette première récolte que j'eus la très grande joie de retrouver Tenn, le chien de *La Virginie*. »

D'abord réfugiée dans une grotte, elle décide de construire une maison, utilisant sable et galets (comme dans *Vendredi ou la vie sauvage*). « Un vaisseau pirate » survient et l'équipage lui demande si elle souhaite embarquer. Métamorphosée par son séjour insulaire, l'héroïne change son destin :

« Camille dit oui, et maintenant tout le monde tremble devant : « Camille la Terrible » ! » (excipit)

La jungle évoque la forêt tropicale dense à la végétation verte et luxuriante. Dans l'imaginaire collectif, la jungle a hérité de connotations négatives, milieu chaud et humide symbolisant l'inconnu, la sauvagerie animale et le danger latent. Le robinson de *Sa Majesté des Mouches* pénètre la forêt qui résonne « du bourdonnement de milliers d'abeilles affairées à butiner » en « plein soleil d'après-midi ». Alors qu'il se trouve bientôt en pleine jungle, il découvre d'étranges fleurs cireuses poussant sur de grands troncs. Nina reprend ces éléments dans son récit :

« Je marchais comme une habituée à travers l'île entre les fruits, j'en cueillis entre le bourdonnement des abeilles. Avec ce beau soleil je continuai ma balade j'arrivai dans la jungle. Il y avait d'étranges fleurs, au bout de 7-8 heures j'arrivai à la plage avec toujours un magnifique soleil. »

Thaïs fait vivre cette jungle. L'incipit de son récit poursuit le texte enclencheur qui s'achève sur la perception visuelle de l'immensité marine et le constat de l'isolement :

« Je regardai tout autour de moi. La mer. La mer. Rien d'autre que la mer de tous les côtés. J'étais seul sur une île. J'étais seul. »

Thaïs montre également la solitude de son personnage, mais dès le naufrage, le rescapé a la volonté d'échapper à son destin :

« J'entendais la mer, ses vagues et je voyais tout cet océan. Je décidais de m'en aller loin, très loin de cette île déserte avec Stella et si je ne réussissais pas, j'irais quand-même autre part. Mon voyage allait commencer demain. (...) j'étais seul sans personne, sans compagnie sans personne pour m'aider. »

Thaïs se sert des textes, et le robinson est prévoyant :

« oranges, bananes, noix de coco, raisins, feuilles, herbes etc. je vérifiais tout. ».

Accompagné de sa chienne, Stella, il entreprend un voyage à travers la jungle, milieu à la fois magique et sauvage qui le rend heureux :

« Dans la jungle il y avait peut-être des serpents venimeux, des tigres, des lions, mais aussi plein de merveilles si je sortais de cette jungle par exemple des éléphants, la vallée de Tembo. (J'avais lu ça dans un livre) Oui elle était magnifique cette vallée. (...) Là j'étais vraiment sur une île et j'étais vraiment très heureux. Car je n'étais pas tout seul. Il n'y avait peut-être pas d'humains mais des animaux sauvages. C'était ce que j'avais espéré, il y avait des éléphants. »

Les esprits de la nature veillent : il rencontre un chaman qui le consacre cornac. Le récit s'achève sur cette transformation. Le robinson aventurier est devenu un autre :

« C'était plus que génial. J'en avais les larmes aux yeux. Je lui ai répondu : 'Merci, merci beaucoup.' »

Le voyage est aussi une exploration de soi.

### **Adversité et vaillance du robinson**

Tel un musicien, lorsqu'il compose, le scripteur a devant lui une partition à plusieurs portées : les textes littéraires, le texte en cours d'écriture et le déjà-là culturel, ensemble composite de matériaux mis en mémoire : lectures, productions écrites antérieures, œuvres cinématographiques, expériences personnelles. Dans l'extrait du roman de Defoe, Robinson entreprend une exploration complète de l'île et le héros de *Sa Majesté les Mouches* découvre plusieurs belles savanes :

« Mon habitation étant parfaitement mise à couvert, j'avais un grand désir d'entreprendre une exploration complète de l'île »

« Je trouvai plusieurs belles savanes et découvris une grande quantité de tabacs verts, qui jetaient de grandes et fortes tiges. »

Le récit de Guillaume débute par cette inspection insulaire lorsque le personnage est arrêté par des pièges :

« Un beau matin je décidai de partir en expédition pour pouvoir visiter complètement l'île. Je partis vers le nord : la savane. Je partis vers le sud : la savane. Je partis vers l'Est : la savane. Je partis vers l'Ouest : ... Ce que je vis à l'ouest de la savane n'était pas naturel, je voyais des pièges sur le sol (peut-être que l'île était habitée !). Je continuai mon chemin. Soudain j'entendis un rythme régulier de tambours.»

Le narrateur annonce un danger car les pièges ne sont pas ici destinés à traquer des chevreaux<sup>26</sup> :

« Quelques minutes plus tard, je vis... Je vis quelque chose d'horrible<sup>27</sup>... Il y avait un humain qui cuisait sur le feu. Autour il y avait des humains tatoués de partout, c'était des cannibales !!! Par peur je retournai au sommet de la montagne. J'attendis la nuit... Quand la nuit fut tombée, je cueillais des fruits pour reprendre des forces et repartis au camp des cannibales. »

Le personnage parvient à dérober la clé de la cage pendue au cou du chef des anthropophages et délivre les victimes. Tous se réfugient au sommet d'une montagne. Le robinson ordonne la construction d'un bateau et ainsi ils quittent l'île. La bravoure du robinson est récompensée :

« Quand j'arrivai, je racontai mon histoire au monde entier. Je devins connu. Et je vécus une vie heureuse loin des cannibales. »

Les textes littéraires se sont ici ajoutés au déjà-là culturel pour dresser le portrait d'un Robinson téméraire.<sup>28</sup>

Pour le personnage d'Esther, l'île est d'abord un lieu de survie :

« Je pensais à comment j'allais survivre, et Stella, comment survivrait elle ? Je me décidai à descendre, Stella dans mes bras. Ma chienne dormait. Elle était froide. Pour ne pas laisser mourir ma chienne, je me disais que j'essaierai quand même de faire un feu pour la réchauffer. Quand je revins sur la plage, j'aperçus deux petits bouts de bois. Je me mis à les frotter l'un contre l'autre pour faire une étincelle. Pendant au moins vingt minutes, mes efforts n'aboutirent à rien mais peu de temps après, une étincelle jaillit du bâton et vint embraser le petit tas de feuilles que Stella avait construit. Stella se rapprocha des flammes dansantes sur le sable pendant que je frottais mes mains l'une contre l'autre. Soudain, ce moment de bonheur s'éteint. Le feu s'était éteint par le souffle du vent qui devenait de plus en plus fort. »

Le récit qui s'ouvre ainsi sur le questionnement du personnage montre un robinson luttant contre l'adversité. Quand le feu semble maîtrisé, il s'éteint. Esther utilise le texte de *L'île d'Abel* pour montrer ces tentatives avortées :

« Après quelques vaines tentatives, je finis par trouver la tige adéquate à frictionner au creux du rameau adéquat au-dessus des brindilles adéquates propres à s'embraser dès la première flamme. »

---

<sup>26</sup> « Néanmoins un matin, allant visiter mes pièges après avoir changé mon système de trappe, j'y trouvai trois chevreaux, un mâle et deux femelles. » (*Robinson Crusoé*)

<sup>27</sup> Le scripteur manifeste l'effroi de son personnage en doublant la lettre de « horrible » et en multipliant le signe de ponctuation.

<sup>28</sup> Guillaume explique lors d'un entretien que les « tambours » et les « cannibales » sont inspirés du film *Pirates des Caraïbes* tandis qu'il a gardé « les idées des textes » dans sa tête (exploration de l'île, savane, pièges, cueillette des fruits.).

Le héros n'a de cesse que de sauver son compagnon, sa chienne Stella, qu'elle prend dans ses bras comme dans le texte enclencheur :

« J'avais Stella dans les bras et je n'eus pas le temps de me rattraper à la filière. »

Elle l'emporte dans une grotte avec le plus grand soin :

« Je déchirai un morceau de la couverture pour le mettre sur le dos de Stella qui tremblait de plaisir avant de reprendre le souffle léger de son sommeil »

Puis, le personnage regagne la forêt pour rassembler de la nourriture :

« Dans la forêt, le cri des oiseaux se fit entendre à mon approche. Je m'arrêtai et ramassai des feuilles de palmier pour un feu. Puis je me mis à cueillir divers fruits, légumes, plantes et lianes, des graines au sol, je les ramassai, ainsi que les fleurs. (...) Je repérai une grosse pierre plate sur laquelle je déposai mes provisions'. Je fis un feu qui cette fois ne s'éteignit pas. »

Dans le texte enclencheur, le robinson percevait également le cri des oiseaux :

« Des oiseaux caquetaient et poussaient des cris perçants au-dessus de moi, et j'entendais toujours le même hurlement se propager dans les arbres, mais il était plus lointain à présent. »

Pour décrire la quête de la nourriture, Esther s'appuie sur les textes littéraires (isotopie du végétal et technique de la cuisson). Finalement, son personnage s'endort comme un brave :

« Une fois rassasié, je rassemblai la nourriture et m'enveloppai de la couverture qui sentait de bonnes odeurs. Je m'endormis très vite. Demain, une nouvelle journée commencerait. »

L'île peut être le lieu du dépassement.

### **Le robinson mélodramatique**

Certains scripteurs soumettent leur personnage à une série d'épreuves comme si le sort avait décidé de s'acharner.

Julien intitule son récit « Les naufrages de l'horreur ». Plusieurs personnes sont mortes, d'autres disparues et ne restent sur une île déserte que Yugo et sa famille. Les rescapés s'organisent, comme le robinson modèle (construction de l'abri, maîtrise du feu, message de détresse<sup>29</sup>), mais ceux-ci subissent une malédiction : le suicide du père et des naufrages à répétition :

---

<sup>29</sup> « j'en confiais un au courant avec un message à l'intérieur » (*L'île d'Abel*).

« Voyant la nuit arriver, ils commencèrent à fabriquer un abri construit de bois et de feuilles et essayèrent de faire un feu. Mais sans succès. Ils dormirent donc sans feu. Quelques jours plus tard son père se suicida. Le lendemain ils réussirent à faire un feu et d'autres provisions car les stocks commençaient à diminuer<sup>30</sup>, de temps à autre ils écrivaient SOS sur le sable avec pour but qu'un navire l'aperçoive. Un mois après le naufrage un bateau aperçut le signal et les ramena à Paris. Mais il s'échoua aussi par manque de chance pour eux le même événement se reproduisit plusieurs fois. Après ces différents naufrages, ils rentrèrent enfin chez eux. »

Comme dans le *Robinson des demoiselles*<sup>31</sup>, l'animal du maléfice ne parviendra pas à ses fins, mais Sofian, qui baptise son personnage du même nom que lui, construit un récit en abîme dans lequel le héros est condamné à rester sur l'île. Perdu en mer, confronté aux bêtes sauvages, le personnage ne pourra échapper à son destin d'éternel robinson :

« Au beau milieu du Pacifique

Surpris par une tempête, un navire perdit son cap et sombra sur un récif. Le seul survivant, Sofian, dix ans, s'était construit un radeau. Perdu en mer, avec quelques vivres, (il) s'échoua sur une île déserte. Il visita l'île : des cocotiers, des lacs, des grottes, des rivières, des cascades... Sofian alla établir son camp au milieu de l'île dans une grotte mais dans cette grotte...Un ours ! L'ours rugit<sup>32</sup>. Sofian courut jusqu'à un arbre et l'escalada. L'ours tourna autour de l'arbre pendant une heure ou deux (heures), puis, s'en alla. Sofian remarqua qu'il voyait toute l'île et il se dit qu'il pourrait faire sa cabane ici. Il redescendit de l'arbre et alla chercher du bois. Mais sous un morceau de bois, il trouva un serpent ! Il lui coinça un morceau de bois dans la gueule et repartit avec le bois qu'il avait récolté. Le lendemain, après avoir passé une nuit dans sa maison de fortune, (il) décida de faire un grand feu pour attirer les bateaux. Après deux jours, l'un d'eux répondit à son appel. Mais ce bateau sombra et, seul survivant, Sofian construisit un radeau et, sans le savoir, retomba sur la même île. Et cette histoire continua sans fin. À suivre... »

Le scripteur emprunte aux textes littéraires (visite de l'île, investigation de la grotte, utilisation d'un radeau, signaux de fumée pour attirer l'attention), tandis qu'il choisit d'exposer son personnage à des péripéties : les dangers de la faune et, sans doute, les courants marins rendant le départ impossible. On se souvient du robinson de M. Tournier qui ne parvint pas à s'échapper et pour qui l'échec conduit au désespoir et à la folie.

Le salut n'interviendra pas : ni maintien sur l'île en bon sauvage, ni retour à la civilisation. Alexandre choisit dès l'incipit d'adopter une tonalité dramatique :

« Je devais sortir au plus vite de ce cauchemar. »

---

<sup>30</sup> La formule en rappelle une autre : « Mes munitions commençaient à baisser » (*Robinson Crusoé*)

<sup>31</sup> De Mme Woillez (1834) cf. D. Dubois-Marcouin, *Cahiers Robinson*, 1997 p. 22.

<sup>32</sup> Nous conservons les termes du scripteur, comme plus loin : « avec le bois qu'il avait récolté ».



Comme d'autres, ce robinson se construit un abri en utilisant les matériaux insulaires, récupère même pour son couchage les voiles du Peggy Sue<sup>33</sup>, se nourrit de fruits, et bénéficie de la compagnie de son chien. Cependant, il souffre de tous les maux et tente en vain de se sauver :

« Il faisait nuit, il faisait froid, il pleuvait, je m'endormis. Quand même le lendemain matin je pris mon petit déjeuner, je devais quitter l'île. Je construisis un radeau, je me mis sur la mer et l'eau rapide m'entraînait vers l'extérieur et là une vague me balaya. Le mat tomba sur ma tête, je me noyai. »

Cette fin tragique est l'un des dénouements choisis par quelques scripteurs dans les textes produits lesquels sont généralement des textes complets, l'histoire allant au-delà du séjour insulaire.

### **Robinsons : à l'articulation entre imitation et invention**

C. Tauveron<sup>34</sup> a montré que le personnage est un objet complexe composé d'ingrédients potentiels : un environnement, un être, un dire, un faire. Ses constituants sont épars et le personnage se construit au fil des lignes. Les scripteurs de fin d'école primaire n'ont pas reçu injonction de dresser le portrait du héros, mais celui-ci s'est incarné à travers ses actions, ses désirs d'exploration, ses sentiments, sa relation au monde et à l'Autre, les buts qu'ils s'assignaient, l'issue du séjour insulaire. Les textes littéraires avec leurs descriptions de l'univers fictionnel et les séquences thématique-narratives porteuses de valeurs ont défini des possibles, eux-mêmes contraints par le genre. Les scripteurs se sont appuyés sur des reprises lexicales, des reformulations mais aussi un déjà-là culturel inféré par les textes-ressources, littéraire ou non<sup>35</sup>. En fonction de l'orientation donnée à la découverte de l'île (cadre idyllique ou inquiétant) à l'installation (courage et réussites ou adversité et échecs), et au dénouement (salut ou perte), les scripteurs définissent un Robinson différent. La littérature a démultiplié cette figure mythique, et les écoliers apprennent en explorant le système du personnage, entre imitation et invention.

---

<sup>33</sup> « Le 10 septembre 1987, Michael embarque avec ses parents et sa chienne, Stella, sur un voilier appelé « la Peggy Sue » pour faire le tour du monde. » (*Le royaume de Kensuké*)

<sup>34</sup> C. Tauveron, *Le personnage : une clef pour la didactique du récit à l'école élémentaire*, Delachaux et Niestlé, 1995.

<sup>35</sup> Marine, par exemple, fait rencontrer son personnage avec les candidats de Koh-Lanta venus sur l'île.